

N° 4939 — 95^e ANNÉE
30 OCTOBRE 1937

Le supplément de cette semaine contient :
DES PAGES D'HISTOIRE CONTEMPORAINE
L'ALLEMAGNE DANS LE RÔLE D'ALLIÉE
par le baron DE WERKMANN
ancien secrétaire particulier de l'empereur CHARLES DE HABSBOURG

Prix de ce numéro : 4 francs
avec le supplément : 5 fr. 50

30 Octobre
1937

L'ILLUSTRATION



LES RÉFUGIÉS DES ASTURIES DANS LES PORTS FRANÇAIS
Après la prise de Gijon : l'arrivée de miliciens gouvernementaux à Pauillac.

Phot. Keystone. — Voir les articles et les photographies aux pages 246 à 252.

TARIF DES 3 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

Valable depuis le 1^{er} juillet 1937.

L'abonnement n° 1 se compose des 52 numéros annuels, dont 3 spéciaux, et des fascicules de "La Petite Illustration" joints à chacun des numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 spéciaux, sans la collection de "La Petite Illustration".

L'abonnement n° 3 est formé seulement des numéros d'actualités, au nombre de 49, à l'exclusion des 3 numéros spéciaux annuels et de "La Petite Illustration"; il n'est pas accepté pour 3 mois.

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an . . .	230 francs.	200 francs.	160 francs
6 mois . . .	120 francs.	105 francs.	85 francs.
3 mois . . .	65 francs.	55 francs.	(Non accepté.)

ÉTRANGER :

I. - PAYS EXIGEANT DES JOURNAUX LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT (c'est-à-dire tous les pays non compris dans les tableaux qui suivent)

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an . . .	415 francs.	350 francs.	295 francs.
6 mois . . .	215 francs.	180 francs.	155 francs.
3 mois . . .	115 francs.	95 francs.	(Non accepté.)

II. - PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT DE 50 O/O

AFRIQUE DU SUD (Union), ALBANIE, ALLEMAGNE, ARGENTINE, AUTRICHE, BRÉSIL, BULGARIE, CANADA, COLOMBIE, CONGO BELGE, CUBA, DANTZIG, ÉGYPTÉ, ESTHONIE, ÉTHIOPIE, FINLANDE, GRÈCE, GUYANE HOLLANDAISE, HEDJAZ, HOLLANDE, HONGRIE, IRAK IRAN, LETTONIE, LIBÉRIA, LITHUANIE, MEXIQUE, COLONIES PORTUGAISES, ROUMANIE, TCHÉCOSLOVAQUIE, TERRE-NEUVE TURQUIE, U. R. S. S., URUGUAY, ÉTAT DU VATICAN, VENEZUELA, YOUGOSLAVIE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an . . .	320 francs.	275 francs.	230 francs.
6 mois . . .	170 francs.	145 francs.	120 francs.
3 mois . . .	90 francs.	80 francs.	(Non accepté.)

III. - PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT SUPÉRIEURE A 50 O/O

CHILI, COSTA RICA, RÉPUBLIQUE DOMINICAINE, ÉQUATEUR, GUATEMALA, HAITI, HONDURAS, NICARAGUA, PANAMA, PARAGUAY, SALVADOR

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an . . .	295 francs.	255 francs.	210 francs.
6 mois . . .	155 francs.	135 francs.	115 francs.
3 mois . . .	85 francs.	75 francs.	(Non accepté.)

Avis important. - Tous les prix ci-dessus sont acceptés au cours du change dans la monnaie du pays du souscripteur ou toute autre monnaie étrangère pourvu qu'elle soit négociable.

IV. - PAYS LIMITROPHES OU DANS LESQUELS "L'ILLUSTRATION" POSSÈDE UNE ORGANISATION SPÉCIALE

PAYS	MONNAIE	ABONNEMENT N° 1			ABONNEMENT N° 2			ABONNEMENT N° 3		PAYS	MONNAIE	ABONNEMENT N° 1			ABONNEMENT N° 2			ABONNEMENT N° 3	
		UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS			UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	UN AN	6 MOIS	
Belgique	Fr. belges	345 »	176 »	90 »	300 »	155 »	78 »	245 »	128 »	Principauté de Monaco	Fr. franç.	230 »	120 »	65 »	200 »	105 »	55 »	160 »	85 »
Espagne, Canaries et Maroc espag.	Fr. franç.	270 »	140 »	75 »	230 »	120 »	65 »	190 »	100 »	Pologne (1)	Zlotys-or.	63 »	32 »	19 »	51 »	29 »	15 »	42 »	24 »
Italie et colonies ital.	Lire	340 »	175 »	92 »	290 »	150 »	80 »	240 »	125 »	Portugal	Fr. franç.	295 »	155 »	80 »	250 »	130 »	70 »	205 »	110 »
Luxembourg	Fr. luxemb.	305 »	160 »	85 »	265 »	140 »	75 »	215 »	115 »	Suisse (1)	Fr. suisses	55 »	28.50	14.50	48 »	24.75	13 »	40 »	20.50

(1) En Pologne et en Suisse les règlements peuvent être exécutés par chèque postal polonais et chèque postal suisse respectivement aux comptes P. K. O. Varsovie N° 14.390, pour la Pologne, et IVB 557, Les Brenets, pour la Suisse.

Tous les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. - Les demandes de renouvellement doivent être accompagnées d'une bande. Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande et de la somme de DEUX francs en timbres-poste. Règlement par mandats, chèques postaux (compte 2101, Paris) ou chèques à l'ordre de "L'Illustration".

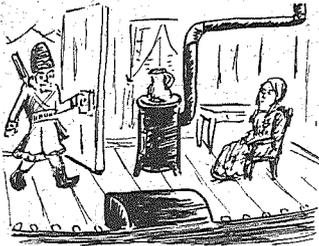
ÉTATS-UNIS. - Entered as second class matter January 27, 1903, at the Post-Office, at New York, N. Y. under Act of March 3 1879.

LA SEMAINE CAMIQUE, par Cami.

Voir la suite de la "Semaine Camique" page VI des Annonces.



IL N'Y A PIRE SOURD...
- C'est 20 francs la consultation, et vous ne me donnez que 10 francs !
- Faites excuse, docteur, mais vous m'avez dit que j'étais quasiment sourd... alors j'entendais qu'à moitié...



MICHEL STROGOFF
L'ACTEUR, à part. - Zut !... le souffleur s'est endormi et ronfle comme une toupie !... Sauvons la situation ! (Haut.) Qu'il fait bon rentrer dans cette « isba » où le poêle ronfle joyeusement !



L'EXPLORATEUR ÉTOURDI
- Au revoir, madame la concierge. Je pars dans la stratosphère. Vous me ferez suivre la correspondance.



CRITIQUE AUTORISÉE
- Croyez-vous, ma chère, que ces chapeaux « 1900 » pouvaient être grotesques !... Quelle horreur !... Quel carnaval !...
- Evidemment la mode actuelle est plus... « piquante » !



VAINES PRÉCAUTIONS
PREMIER CAMBRIOLEUR. - Ben quoi ! tu peux pas faire taire la T. S. F. ?
DEUXIÈME CAMBRIOLEUR. - J'y ai compris rien !... J'y ai pourtant mis aussi un bâillon !...

L'abonné à l'édition N° 1 reçoit avec ce numéro LA PETITE ILLUSTRATION contenant
L'ALLEMAGNE DANS LE RÔLE D'ALLIÉE (1914-1918), fragments des Mémoires du baron de Werkmann,
ancien secrétaire particulier de l'empereur Charles de Habsbourg.

95^e ANNÉE

N° 4939

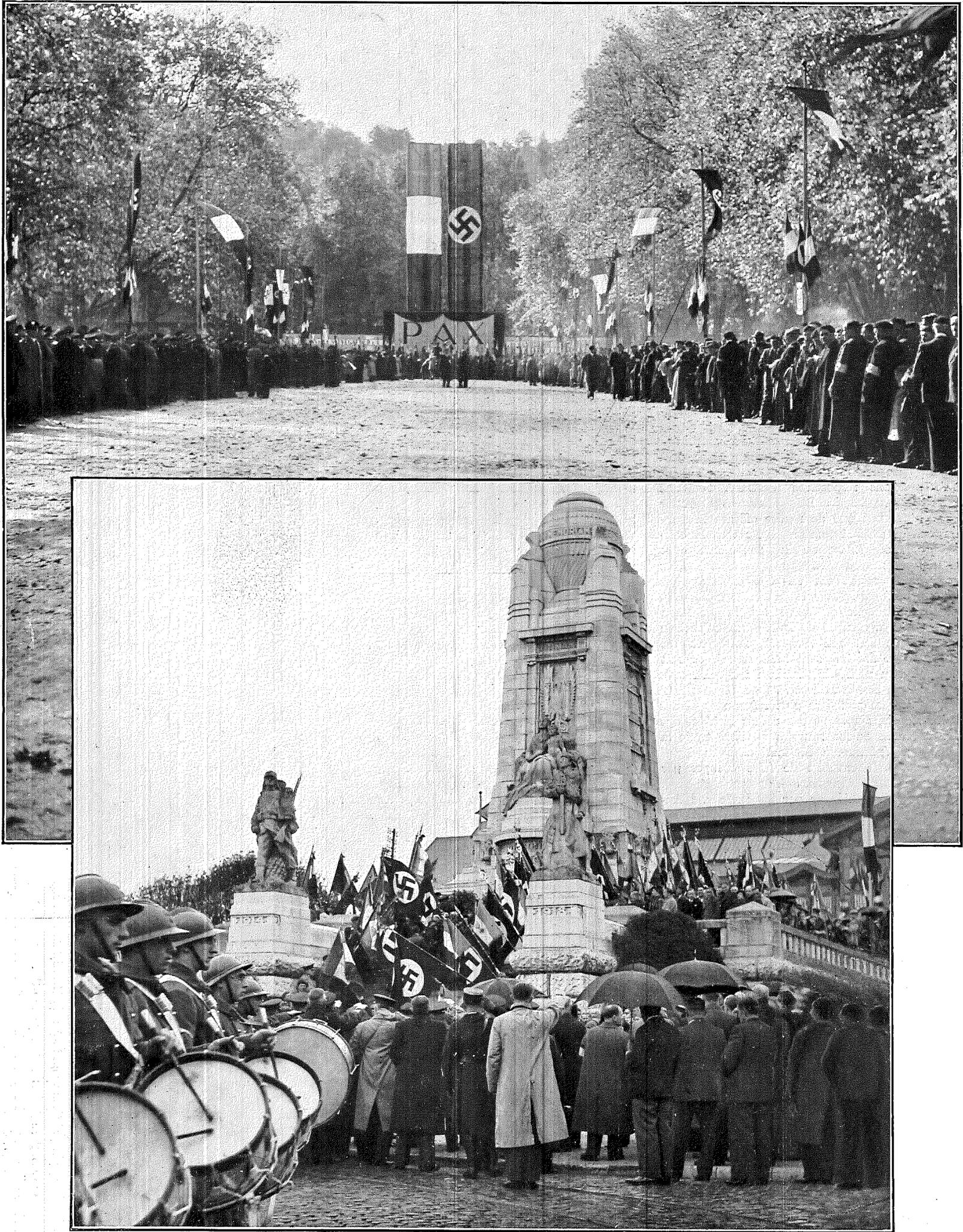
L'ILLUSTRATION

50
OCTOBRE
1957

Louis BASCHET, Codirecteur.

RENÉ BASCHET, Directeur.

GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



DEUX MILLE ANCIENS COMBATTANTS ALLEMANDS REÇUS PAR D'ANCIENS COMBATTANTS FRANÇAIS A BESANÇON

En haut : la cérémonie en faveur de la paix sur la promenade Chamars. — *En bas* : devant le monument aux Morts de Besançon.

Phot. J. Clair-Guyot. — Voir l'article et les autres photographies page 252.

30 Octobre
1937

La région montagneuse d'Arriondas où se sont déroulées les dernières opérations militaires des Asturies.

LE COMITÉ DE LONDRES ET LA GUERRE D'ESPAGNE

Depuis que, le 6 octobre, l'Italie a donné son adhésion de principe au nouveau plan franco-britannique relatif au retrait progressif des volontaires étrangers combattant en Espagne, d'où doit découler la liquidation de tous les autres litiges internationaux provoqués par le conflit, le sous-comité de Londres, composé des grandes puissances et des États directement intéressés, comme le Portugal, a tenu plusieurs séances, tantôt dans une atmosphère d'optimisme, tantôt, au contraire, parmi des complications renaissantes qui ont rendu plus problématique le succès final des négociations en cours.

Les positions respectives semblent toutefois assez nettement définies. L'Angleterre et la France n'ont d'autre but que de rendre efficace la non-intervention, si compromise depuis que le contrôle a succombé. Ce qu'elles souhaitent, c'est que, par un moyen quelconque, les antagonistes espagnols se retrouvent en tête à tête, sans concours extérieur. Elles sont prêtes, pour cela, à de grandes concessions, mais à la condition expresse que la sécurité de leurs communications impériales ne soit pas menacée, autrement dit que l'équilibre des forces en Méditerranée ne soit pas rompu au profit de l'Italie. La France, sous l'influence de son gouvernement de Front populaire, se montre peut-être plus exigeante : si des résultats positifs ne sont pas acquis bientôt, elle laisse entendre qu'elle rouvrira au libre trafic la frontière pyrénéenne, à destination de la Catalogne, et qu'elle envisage de faire occuper par sa flotte l'île de Minorque, afin de contre-balancer l'occupation de Majorque par les Italiens. L'An-



Le général Davila, commandant en chef du front nord, et le général Aranda, commandant du front de Leon et d'Oviedo, visitant les lignes près de Pajares.

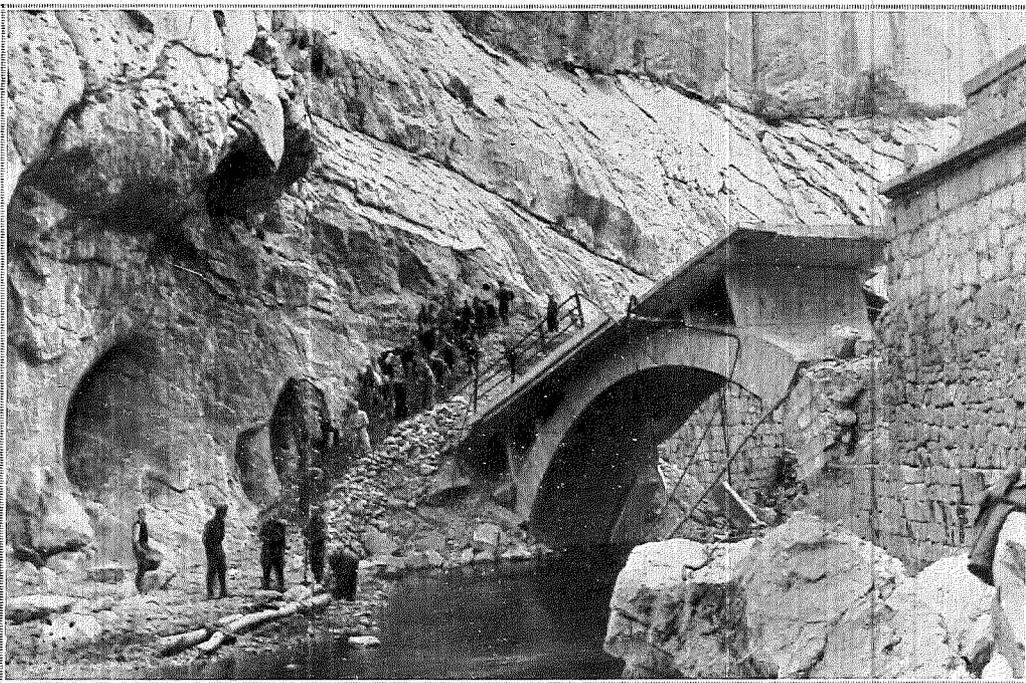
gleterre voudrait éviter ces éventualités et elle met tout en œuvre, aussi bien à Paris qu'à Rome, pour qu'un terrain de conciliation soit trouvé.

L'Italie a fait preuve d'une bonne volonté apparente en acceptant le programme proposé : retrait immédiat et symbolique d'un certain nombre de volontaires, des deux côtés ; envoi d'une commission internationale qui évaluerait sur place les effectifs réels de ces volontaires et fixerait les

étapes et les modalités de leur rappel, jusqu'au dernier ; une fois que le système aurait commencé à fonctionner, octroi de la qualité de belligérant aux deux partis ; enfin, rétablissement intégral du contrôle aux frontières. L'Allemagne se contente de suivre l'Italie, mais leurs politiques restent intimement liées. Tout dépend donc, en l'occurrence, de la sincérité de l'Italie. Veut-elle réellement parvenir à un règlement d'ensemble de l'affaire espagnole, ou bien seulement gagner du



Après la levée du siège d'Oviedo : le clocher décapité par les obus.



Un pont détruit près de Granda, sur le front de Leon.

temps, sans rompre la conversation avec l'Angleterre et la France, afin de permettre au général Franco d'obtenir une décision par les armes ? Auquel cas il lui est facile de faire traîner les choses en longueur, par des contestations de détail et des arguties de procédure.

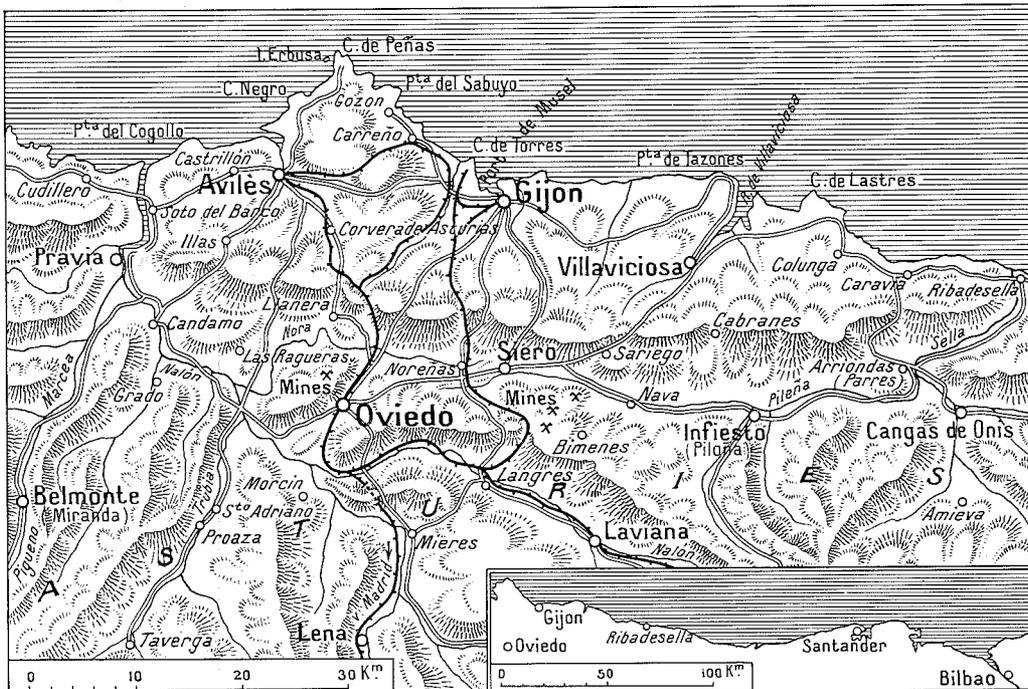
Une autre pierre d'achoppement provient de l'attitude équivoque de la délégation soviétique. La Russie ne paraît pas désireuse de voir aboutir le plan franco-britannique. Elle aussi le bat en brèche, plus ou moins ouvertement, par les interventions inopportunes de son représentant à Londres, M. Maisky, comme si elle souhaitait que s'éternise, pour des fins obscures, l'état de tension internationale.

C'est dans ces conditions que se sont produits deux faits d'importance. L'un est le débat de politique étrangère qui s'est engagé devant la Chambre des communes, le 21 octobre, et au cours

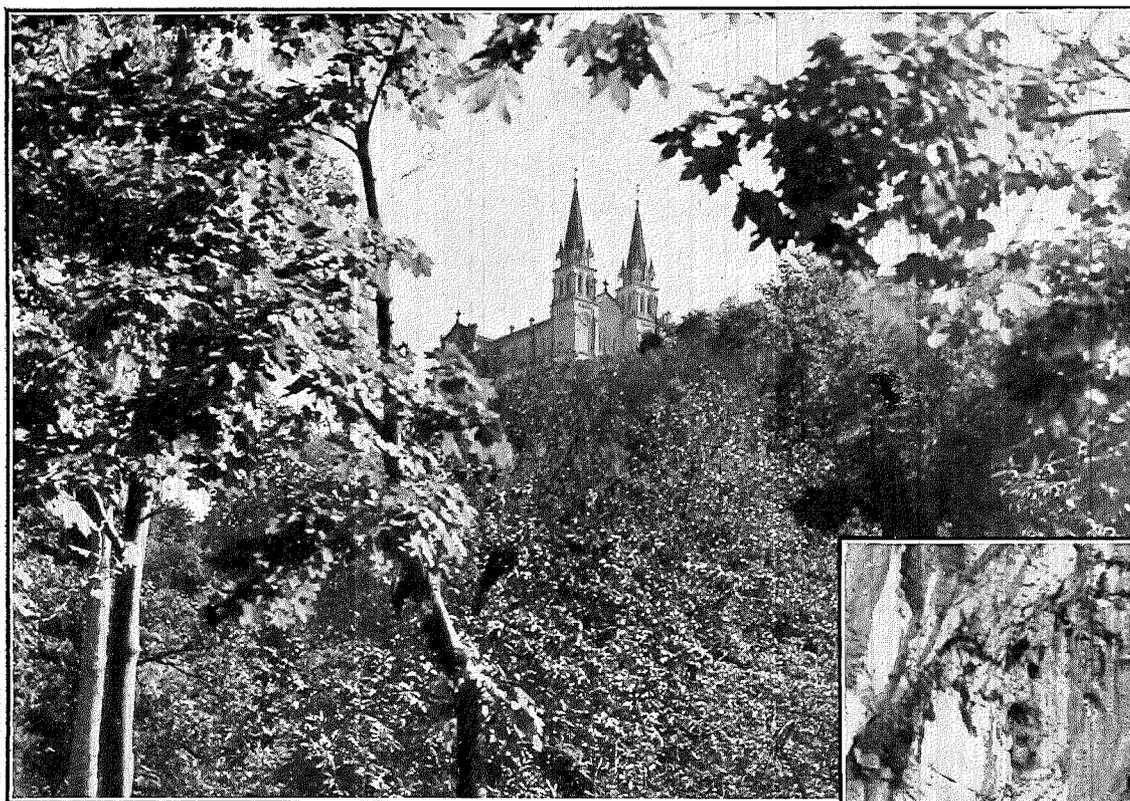
30 Octobre
1937

duquel M. Eden et M. Chamberlain, dans un vaste tour d'horizon, ont mis en évidence la loyauté et la modération de la politique britannique. L'autre fait est le soudain voyage que l'ambassadeur d'Allemagne à Londres, M. von Ribbentrop, qui se trouvait à Berlin, a fait à Rome, le 22 octobre, avant de regagner son poste. Voyage d'agrément, a-t-on dit. Mais l'homme de confiance du Führer, qui venait de passer quatre jours en contact direct avec son chef, s'est probablement acquitté, auprès du comte Ciano et de M. Mussolini, d'une mission spéciale, laquelle a fort bien pu dépasser la question espagnole, pour le renforcement de l'axe Rome-Berlin et la préparation d'une nouvelle offensive diplomatique concertée. M. von Ribbentrop est repassé par Berlin, où il a revu le Führer, avant de rejoindre Londres.

Cependant, dans l'ordre des événements militaires, les nationalistes ont remporté, le 21 octobre, une grande victoire : ils se sont emparés de Gijon, la seule place qui leur résistait encore sur le littoral des Asturies. La ville s'est rendue sans combat, et c'est même le chef de sa garnison — qui, par une curieuse coïncidence, se nomme le colonel Franco — qui s'est présenté au commandant des brigades navarraises en lui demandant de pénétrer immédiatement dans Gijon afin d'y prévenir un soulèvement anarchiste. Il annonçait



La région récemment conquise par les nationalistes dans les Asturies. Dans l'angle inférieur droit, la côte cantabrique, de Bilbao à Gijon.

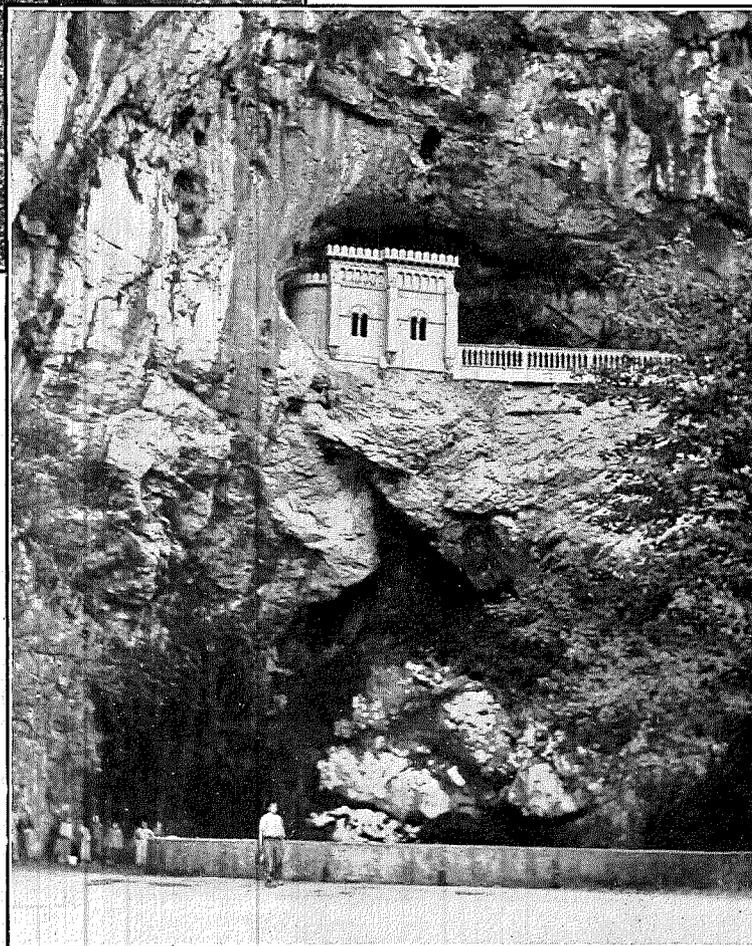


La basilique de la Vierge des Batailles à Covadonga (9 kilomètres à l'est de Cangas de Onís), célèbre par son trésor, qui aurait disparu.

que les dirigeants rouges s'étaient tous enfuis, la veille, par voie de mer. La population a accueilli les troupes nationalistes avec un grand enthousiasme. Les derniers éléments asturiens sont réfugiés dans la montagne, où ils ne peuvent plus poursuivre qu'une guérilla, et le général Franco est maintenant en mesure de transporter sur un autre front — celui de Madrid ou celui d'Aragon — les effectifs jusqu'ici concentrés sur le front nord. La prise de Gijon, suivie le lendemain par celle d'Avilés, à une trentaine de kilomètres à l'ouest, est donc aussi considérable stratégiquement que moralement. Elle confirme l'extension méthodique des nationalistes, aujourd'hui maîtres des deux tiers de la Péninsule.



Une colonne de miliciens faits prisonniers dans les faubourgs de Gijon.

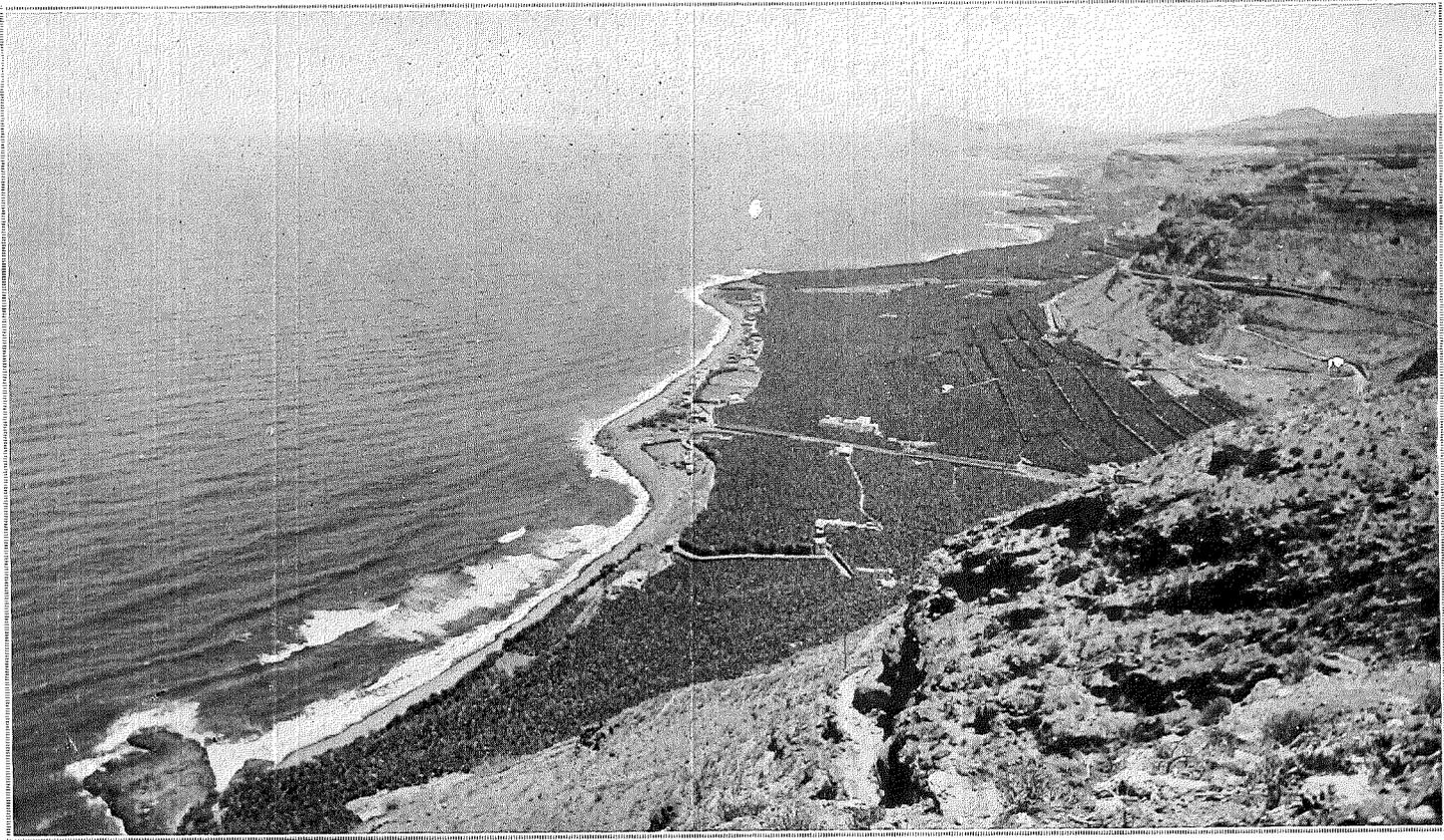


La chapelle Santa Maria, dans les rochers de Covadonga.



LES BALÉARES, CLEF DES COMMUNICATIONS MARITIMES ENTRE LA FRANCE ET L'AFRIQUE DU NORD

L'archipel des Baléares, dont Majorque et Minorque sont les deux principales îles, est situé au centre de la Méditerranée occidentale, à mi-distance entre les côtes espagnoles, françaises, la Corse, la Sardaigne et l'Afrique du Nord. Cette position géographique entre la France et ses possessions africaines lui confère une très grande importance. Mais les Baléares intéressent presque aussi directement l'Angleterre, car elles tiennent sous leur contrôle les lignes britanniques vers l'Orient et les Indes. Les Français et les Anglais considèrent donc comme une condition essentielle de leur sécurité que les Baléares ne tombent pas entre les mains d'une tierce puissance qui, en cas de conflit européen, pourrait en faire une base stratégique d'une incalculable valeur. Or, depuis le début de la guerre d'Espagne, Majorque est en la possession des nationalistes, tandis que Minorque est demeurée aux gouvernements. Mais Majorque est occupée pratiquement par les Italiens, qui y entretiennent des effectifs considérables de « volontaires », et il est assez difficile de savoir ce qui s'y passe exactement; les journalistes étrangers n'y ont pas accès, comme l'envoyé spécial de L'Illustration vient d'avoir, personnellement, l'occasion de le constater. Voilà pourquoi l'Angleterre et la France, pour sauvegarder leurs intérêts, ont songé à occuper pacifiquement Minorque, afin d'y prévenir l'installation italienne. Sans doute le général Franco a-t-il déclaré qu'aucune parcelle de territoire espagnol ne serait aliénée par lui en faveur d'autres puissances; ce qui est, dans une certaine mesure, une garantie d'avenir. Mais, sans aller jusqu'à une aliénation territoriale proprement dite, la présence prolongée d'effectifs italiens dans les Baléares risque de modifier l'équilibre des forces en Méditerranée.



Les plantations de bananiers, au bord de l'Océan, dans la région nord de la Grande Canarie.

QUE SE PASSE-T-IL AUX CANARIES ?

par J.-A. DUCROT,
envoyé spécial de « L'Illustration »

DES BALÉARES AUX CANARIES

Le péril que ferait courir à notre sécurité une Espagne inféodée à nos adversaires éventuels est un thème facile à traiter. Quels que soient les motifs de leur vigilance, ceux qui l'exposent trouvent tous les Français attentifs.

Ayant parcouru à deux reprises d'un bout à l'autre et tout à fait librement la zone espagnole du Maroc, nous avons pu dire quelle part de vérité il entraine dans certaines rumeurs tendancieuses. Nous savons que le Maroc espagnol demeure espagnol. Cette clef de la Méditerranée n'a pas changé de main. Restait à nous assurer qu'il en était de même de celles qui se cachent sous les fleurs des Baléares et des Canaries.

Alors que des avions mystérieux, des sous-marins « pirates » coulent ou capturent des navires de toutes nationalités et provoquent un si redoutable branle-bas dans la Méditerranée, il nous aurait été particulièrement agréable de pouvoir dire que nous avons été autorisé à visiter les Baléares et que nous n'y avions rien trouvé qui — plus qu'au Maroc — fût de nature à justifier certaines appréhensions. Malheureusement, Majorque et Ivisa paraissent pour le moment absolument inaccessibles aux journalistes français. Seuls y font escale les appareils italiens de la ligne Ostie-Séville — à bord desquels il ne nous a pas été accordé passage...

Les adversaires de Franco ont réussi à faire naître un malaise en France et en Angleterre en répandant le bruit que certaines nations étaient en train de transformer les îles espagnoles de la côte d'Afrique, notamment les Canaries, en bases militaires à leur propre usage. Dans l'état actuel du monde, l'hypothèse d'un plan machiavélique progressant par étapes à la faveur des événements d'Espagne n'est malheureusement pas tout à fait absurde. Elle méritait bien qu'on fit l'effort d'aller voir ce qui se passait aux Canaries. J'y suis donc allé.

J'y ai passé plusieurs semaines, assez de temps, je crois, pour apprendre ce que je voulais savoir. J'y ai circulé tout à mon aise. Je dirai même que j'ai eu l'occasion de constater que les autorités, aussi bien là que dans la Péninsule, si elles se plaignent volontiers du mal que fait à leur cause dans le monde la propagande active et très habile de leurs adversaires, en revanche paraissent ignorer que le meilleur moyen de répondre à cette

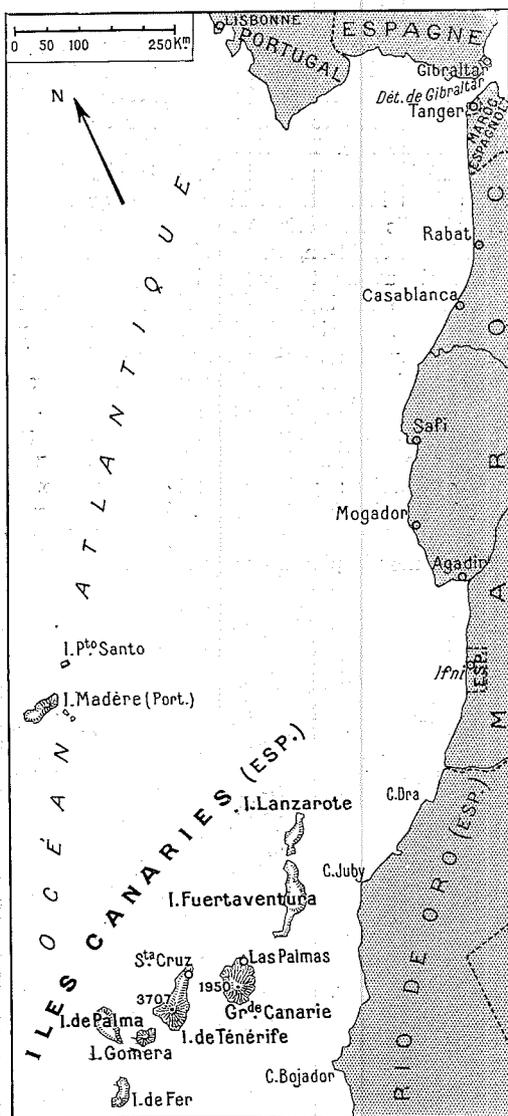
propagande, de lutter contre ses effets, serait de faciliter la tâche des informateurs étrangers, de fournir une documentation à ceux qui se donnent la peine de venir la demander. Or, si un journaliste est toujours heureux d'être laissé libre de se former une opinion, il doit néanmoins aller vite. Le temps compte double pour lui. Il a beau savoir

que l'état de guerre exige de grandes précautions, lorsque les démarches les plus simples exigent de lui des efforts surhumains, lorsque les mesures de contrôle, auxquelles il trouverait tout naturel d'être soumis, deviennent de pures comédies, interminables, et vexatoires à force d'être appliquées en dépit du sens commun, il risque de perdre patience et d'épuiser sa provision de bonne volonté.

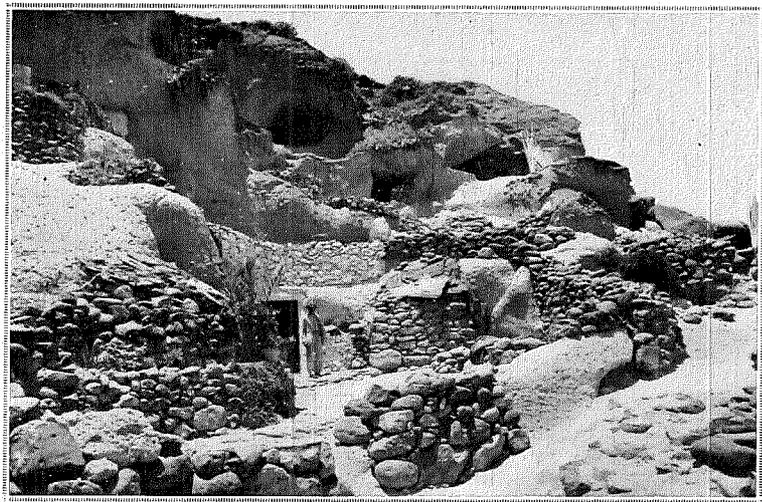
DÉCOUVERTE DES CANARIES

Sur la mappemonde l'archipel n'est qu'un point imperceptible. Il est pourtant peuplé de plus de 600.000 habitants. Les amateurs de canaris s'imaginent peut-être des vols de ces petits virtuoses semant leurs plumes d'or et leurs vocalises à travers de luxuriantes plantations de bananiers, des jardins de rêve sous un soleil tropical, des bouquets de palmiers balançant leurs panaches à la mode d'Honolulu, au bord d'une mer trop bleue. Ils seraient au premier abord bien déçus en voyant surgir de l'Océan couleur d'étain un amoncellement de farouches montagnes, de roches basaltiques noires ou rougeâtres dont les sommets déchiquetés soutiennent un plafond de lourds nuages d'une blancheur d'ouate. Les milliers de serins jaunes, roses ou blancs, huppés, frisés, perfectionnés, dont les jolies cages de bambou ornent toutes les boutiques des ports, viennent de Hambourg comme — paraît-il — les fameuses dentelles de Ténérife fabriquées à la machine sur le continent. Ils n'ont que de lointains rapports avec leurs ancêtres sauvages, sans beauté et sans talent, qui se cachent dans les forêts de pins, sur les sommets. Et les plantations de bananiers se dissimulent au creux des vallées. Elles ne révèlent leur beauté qu'à celui qui les voit de haut. Lorsque le soleil écarte l'édrédon de vapeurs qui les protège, il accorde enfin au visiteur l'éblouissement attendu : il faut voir et non point tenter de décrire ces banquettes d'émeraude étagées sur le roc devant une mer de saphir frangée d'écume.

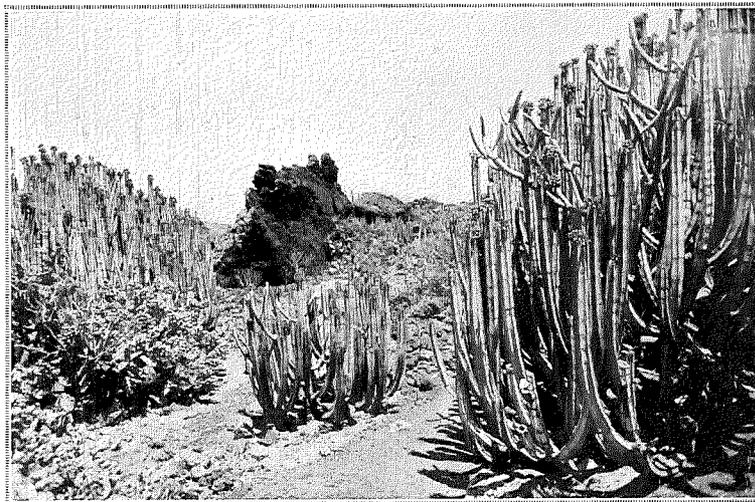
En temps normal, à cinq jours de mer des brumes de Londres, à trois jours de Bordeaux ou de Marseille, à quelques heures de Paris en avion, les Canaries promettent un séjour délicieux en toutes saisons. Il n'y fait jamais trop chaud, jamais trop froid ; le vent du large et le Gulf Stream maintiennent hiver comme été la température entre 10 et 28 degrés. Le baromètre ne bouge jamais. Si vous détestez la pluie, il y a des îles où elle est inconnue. Mais sans eau point de végétation ; quelques averses, l'humidité des nuages suffisent, grâce à l'ingéniosité des habitants, à faire des vallées de Palma, de Ténérife et de



Les sept îles principales de l'archipel qui s'allongent sur 600 kilomètres à l'ouest du continent africain.



Teyde, jadis capitale des Guanches, où une partie des habitants continuent à vivre dans des grottes comme leurs ancêtres.



Type de végétation dans les vallées canariennes, sans eau et encombrées de coulées de lave : cactus de 4 mètres de hauteur.

la Grande Canarie un prodigieux résumé, un univers en miniature où les décors, les végétations de plusieurs parties du globe sont réunis pour votre plaisir. Ici, dans cette anse bien abritée et arrosée, vous pouvez goûter de tous les fruits tropicaux aux noms prestigieux : papayes, goyaves, pommes-roses, ananas, avocats. L'arbre à cannelle, le camphrier, le caféier, toutes les lianes, les palmes, les cactées, l'exubérance un peu effrayante, l'affolante variété des odeurs, des couleurs et des formes végétales de la jungle équatoriale ne demandent qu'un peu de soin pour s'y déployer. Montez un peu : à quelques centaines de mètres de là vous retrouvez les petits champs du Midi. Voici du maïs, des mûriers, des peupliers. Vous êtes en Gascogne. Montez encore : vous reconnaissez les prés, les bois de chênes et de châtaigniers du pays basque. Vous êtes sorti du bain de vapeur chaude, il fait délicieusement frais. Un brouillard enveloppe les pentes boisées. Aux pins succèdent des arbustes rabougris. La lumière est douce ; vous êtes tenté de reconnaître certaines régions austères des Alpes ou du Jura. Et puis, tout à coup, voici à nouveau le soleil, un autre soleil qui découpe et rapproche les lointains avec une précision saharienne. Cette fois, c'est le Maroc du Sud, éblouissant et calciné. Comme elle émerge des vagues de l'Atlantique à 2.000 mètres plus bas, la roche fauve surgit d'une autre mer, celle des nuages. Entre les deux, le royaume des hommes. Ici, l'empire de la lumière et du silence. Deux heures à peine en auto, sur d'excellentes routes, ont suffi pour accomplir cet invraisemblable périple.

Les Canaries étaient le jardin des Hespérides des anciens. Le Teyde, qui dresse à 3.707 mètres au centre de l'île de Ténérife son cône volcanique d'une majesté incomparable, figurait le géant Atlas qui, tel une colonne, portait le poids du firmament. D'où venaient les habitants primitifs auxquels les conquistadores imposèrent le baptême à grands coups de sabre ? Tout ce que nous savons de ces pauvres Guanches, c'est qu'ils étaient grands et beaux, de *gallarda presencia y de buen entendimiento*, qu'ils habitaient dans des cavernes comme actuellement encore beaucoup de leurs arrière-petits-neveux.

Ces gens simples vivaient heureux à leur manière, lorsqu'en l'an de grâce 1402 ils accueillirent fort civilement les premiers conquérants commandés par un gentilhomme français, Jean de Béthencourt, seigneur de Granville-la-Teinturière, en pays de Caux. Pour les indigènes, c'était le malheur qui débarquait avec les hommes blonds venus du Nord. De ce jour commençait pour eux un siècle de trahisons, de guerres, de massacres, au terme duquel les rares Guanches qui n'avaient pas été exterminés ou emmenés en esclavage finirent par se fondre avec les envahisseurs. La race canarienne leur doit peut-être quelque chose de sa beauté et de sa vigueur : elle est magnifique.

Aventuriers et marchands normands, portugais, génois, hollandais, florentins et castillans, pirates barbaresques et boucaniers anglais se disputèrent les terres et le négoce des îles. Mais la bannière des rois Très Catholiques ne fut jamais sérieusement ébranlée. Loyalement espagnoles sont toujours demeurées les Canaries. Leur grande fierté est d'avoir repoussé les attaques successives des

amiraux britanniques Blake, Genning et de l'illustre Nelson lui-même, vaincu et mutilé devant Santa Cruz de Ténérife en 1797.

LES RICHESSES DES CANARIES

Le premier article d'exportation des îles a été le sang-de-dragon, un bien beau nom qui désignait la sève d'un arbre tout à fait étrange, particulier aux îles. Imaginez un fût rond et lisse, argenté comme le corps d'un monstrueux reptile qui sortirait de terre pour lancer au soleil un gros bouquet de glaives verts et de fleurs blanches. Quand on enfonce une pointe dans la chair molle de l'arbre-dragon, il saigne : autour de la blessure apparaissent des gouttes rutilantes si semblables à du sang que les alchimistes du moyen âge leur attribuèrent de grandes vertus que nos chimistes ignorent. Ces chimistes sont sans le vouloir de grands ennemis des Canariens. Trois fois la Fortune est venue visiter l'archipel, et trois fois elle l'a fui. La première, c'était au temps de la canne à sucre. Sa culture atteignait son apogée, lorsque le jus de betterave vint la ruiner. Elle fut remplacée par celle de la cochenille qui, à son tour, fit affluer l'or de tous les pays du monde. La découverte des teintures à l'aniline du jour au lendemain replongea les planteurs dans le marasme. Il y a une quarantaine d'années, ils découvrirent les ressources du bananier, importé, dit-on, comme simple plante d'ornement. Il fut un temps où l'Europe entière ne connut que les bananes des Canaries. Ce fut à nouveau pour celles-ci l'âge d'or. Puis, un peu partout sous les tropiques, on se mit à cultiver ce fruit si commode. Chaque grande puissance coloniale voulut avoir ses propres plantations. Les effets de la concurrence se firent d'autant plus sentir que les Canariens n'avaient pas été sages. Vieille histoire : puisque la banane rapportait, tout le monde n'avait plus pensé qu'à profiter de cette trop bonne affaire sans songer à l'avenir. Tout le monde planta des bananiers. On dépensa

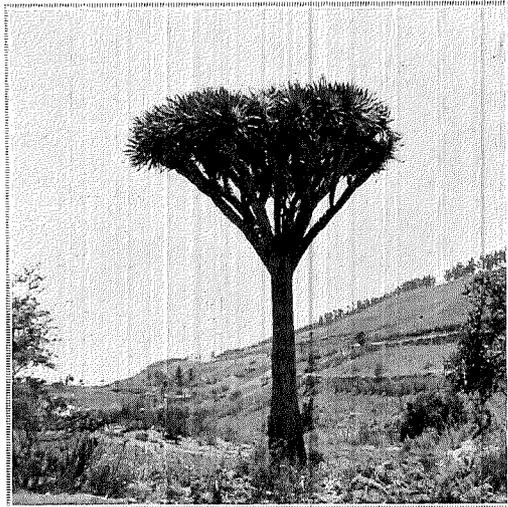
des millions à installer des champs suspendus à flanc de montagne, à chercher de l'eau pour les arroser. On construisit des barrages dans les moindres vallées, on creusa des tunnels à des profondeurs considérables, on s'endetta, on spécula. Et, au lieu de chercher à baisser les prix pour augmenter la consommation, on ne songea qu'à les faire monter. Tant et si bien que, lorsque l'inévitable crise se produisit, elle prit presque tout le monde au dépourvu, en mauvaise posture. Il y a une dizaine d'années, 1 hectare de bananiers bien arrosés, bien exposés rapportait de 30.000 à 35.000 pesetas. Il en valait jusqu'à 250.000. Aujourd'hui, bien des plantations ne peuvent plus payer les dépenses d'entretien des kilomètres de conduites d'eau, des murs qui retiennent la terre amenée à grands frais. Heureusement pour les îles qu'il leur reste la culture des primeurs, pommes de terre et tomates, dont l'importation à la mauvaise saison en Europe ne gêne personne, tout au moins dans les Etats qui peuvent et veulent bien laisser sortir des devises. Ils se sont faits de plus en plus rares. La guerre en Espagne n'a fait qu'aggraver le marasme. La moitié de la Péninsule n'achète plus rien, et pour cause. Le prix d'un régime de 25 kilos de bananes de première qualité est tombé à 3 pesetas et tous les efforts des autorités n'empêchent pas que la misère menace de s'installer dans ces vallées surpeuplées où les familles de 10 enfants sont normales et celles de 20 nullement exceptionnelles.

LA POLITIQUE AUX CANARIES

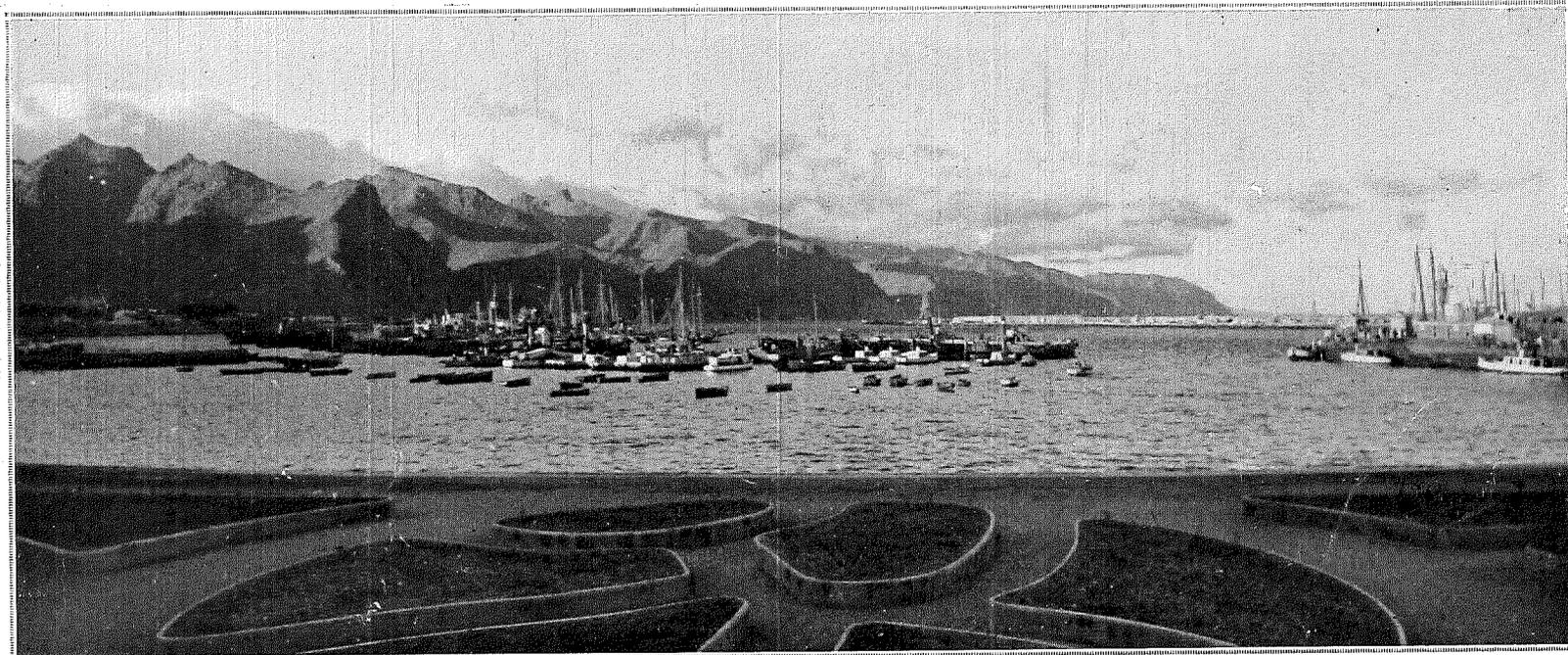
Placées en plein courant international, relativement loin de la mère patrie, enrichies par le négoce et l'agriculture, les îles n'ont jamais été tentées d'imiter le fâcheux exemple des provinces qui, si souvent, ont manifesté et payé cher leurs tendances séparatistes. Elles se sont bornées à suivre les hauts et les bas de la politique métropolitaine. Après la chute du roi Alphonse XIII, peu à peu l'effervescence de la Péninsule gagna l'archipel. Quoique les Canariens soient gens très doux et sages, ils finirent par perdre la tête à leur tour. Le fracas des pétards à la mode de Barcelone retentit de plus en plus fréquemment dans les vallées jusqu'alors si paisibles.

J'ai pu m'entretenir très franchement avec des représentants des diverses catégories sociales. Tous, en me parlant des années et surtout des derniers mois qui précédèrent le sanglant lever de rideau du 17 juillet 1936, ont hoché la tête de la même manière et employé à peu près la même expression : « Ça ne pouvait plus durer comme cela, la vie n'était plus possible. » Ils parlent de cette période comme des gens qui ont le sentiment très net d'avoir échappé de peu à une catastrophe.

Chez eux comme dans la Péninsule, la proclamation de la République avait été en général bien accueillie par les esprits les plus ouverts. Elle avait fait fleurir de grandes espérances. Les réformes à pratiquer étaient nombreuses, trop évidentes. Les hommes de bonne volonté ne manquaient pas pour tenter de les mener à bien. Malheureusement, la bonne volonté ne suffit pas. Et puis, ils n'étaient pas seuls. Leur tâche était compliquée du fait qu'ils avaient à mener une popula-



L'arbre-dragon, particulier à l'archipel des Canaries. La sève de cet arbre, sous le nom de sang-de-dragon, faisait l'objet de convoitises ardentes au moyen âge.

30 Octobre
1937

Le port de Santa Cruz de Ténérife.

tion en grande majorité inculte, par conséquent plus qu'une autre portée à croire les faux prophètes. Ils avaient compté sans la haine systématiquement injectée à hautes doses par de véritables techniciens sans scrupules et qui savaient beaucoup mieux qu'eux ce qu'ils voulaient.

LE CRÉPUSCULE SANGLANT DE LA RÉPUBLIQUE

Incroyablement naïve, aussi mal que possible préparée à supporter l'épreuve d'une brusque émancipation, la masse populaire devait presque fatalement suivre non pas les plus sages et les plus désintéressés, mais les plus violents, ceux qui n'hésitaient pas à faire appel à ses pires instincts. D'une longue résignation qui souvent touchait à la duperie, elle passait sans transition à une agitation sans frein. Ses meneurs tiraient le plus clair de leur force de la passivité des autorités. J'ai sous les yeux un relevé des attentats et désordres de toute sorte qui, à partir de 1932, commencèrent à se multiplier aux Canaries comme dans le reste de l'Espagne. A chaque ligne apparaissent les preuves d'une tactique choisie délibérément pour affoler les gens, les accoutumer peu à peu à vivre dans l'illégalité. Des cartouches de dynamite éclatent à tout propos, sabotant les usines et les plantations. En février 1934, une grève générale désole la région la plus riche de Ténérife ; on détruit les machines à pomper l'eau, on massacre les bananiers, on lance des bouteilles de liquide enflammé sur les autobus qui essaient de circuler. Il y a des morts et des blessés. En septembre, nouvelle grève. Un tramway est attaqué à main armée, un étudiant et un employé sont tués. De tels faits deviennent courants en 1935. On fait sauter les grues, les gabares du port, les maisons des particuliers, les presbytères aussi bien que de simples boutiques.

En octobre, le gouverneur civil de la province, président de la cour de justice, don José Ramon Fernandez Diaz, est assassiné en pleine rue à la porte de son domicile. Ses meurtriers demeurent impunis. (Ils sont pourtant si bien connus de la police que, dès que le mouvement militaire est déclenché, ils sont arrêtés, convaincus, jugés et exécutés.)

En mai 1936, la situation devient intolérable. A chaque coin de rue, pour un oui ou un non, éclatent des bombes ou des coups de feu. Un pauvre diable de boulanger de Ténérife, chargé de famille, parce qu'il refuse de céder aux exigences des syndicats révolutionnaires est massacré avec son fils aîné devant son fournil, et celui-ci est détruit à la dynamite. Une première église est incendiée, des maisons, des ateliers sont saccagés. On voit des bandes de pétroleurs sûrs de l'impunité se ruer dans les domiciles de certains industriels et lancer le mobilier par les fenêtres, un nourrisson jeté hors de son berceau dont les débris allument un feu de joie en pleine rue de la capitale.

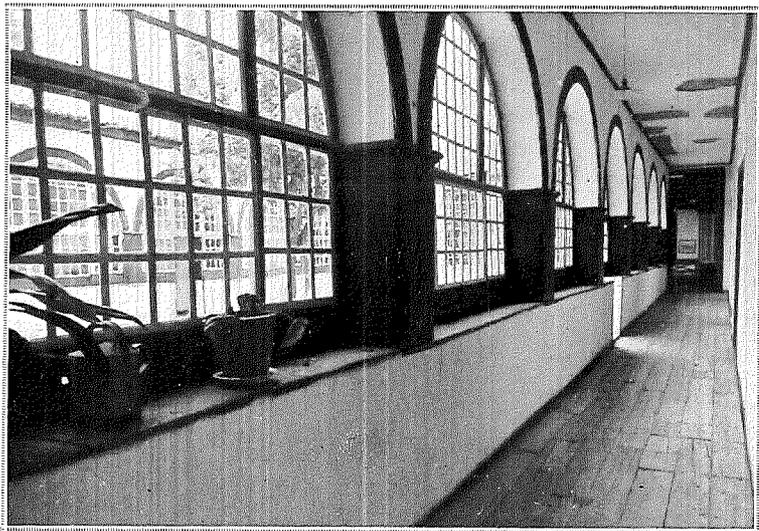
Les dernières élections m'ont été longuement racontées et par une foule de témoins dignes de foi. Elles furent honteusement et délibérément sabotées avec le concours de la pègre des ports.

Il est bien évident que, lorsque les choses en arrivent là dans un pays, ou bien il tombe pour un temps plus ou moins long dans l'anarchie totale, ou bien quelqu'un s'impose qui, d'une poigne plus ou moins brutale, lui donne le coup de frein sauveur. Pendant qu'on me décrivait le triste crépuscule de la République, j'ai souvent pensé à la fameuse exclamation de Bossuet : « Restait la vieille infanterie espagnole... » L'armée représentait en Espagne ce qui demeurait le plus sain dans un organisme en pleine décomposition. De plus,

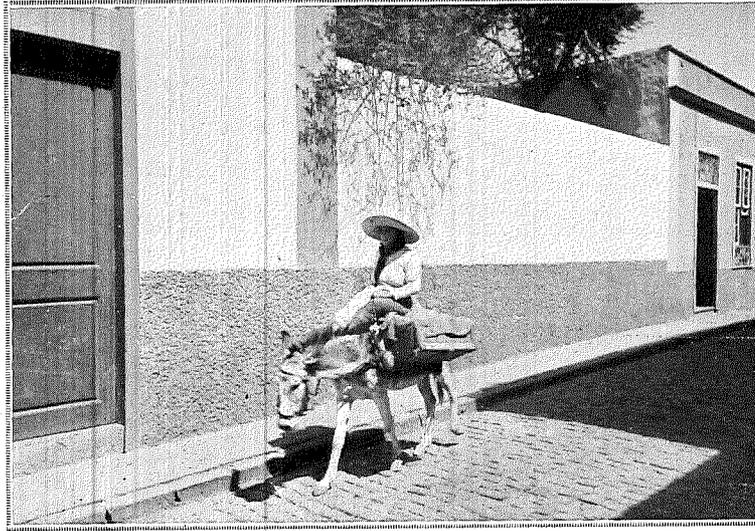
elle avait ses traditions déjà anciennes. Ses généraux, à toutes les époques de son histoire, sont intervenus lorsque les autorités légales se sont montrées inférieures à leur tâche. Tous ceux qui, en Europe comme dans la Péninsule, suivaient l'évolution de la crise savaient que le jour viendrait où un chef militaire jetterait son épée dans la balance. Ils en connaissaient deux, Sanjurjo et Franco, trop populaires dans certains milieux pour qu'ils ne fussent pas à la fois très suspects et difficiles à mettre sous clef. Franco avait été envoyé aux Canaries précisément pour ces deux raisons. Là, croyait-on, loin de Madrid, il avait des chances de se faire oublier et ne pouvait guère bouger sans donner l'éveil. Mais ce petit homme calme, d'une douceur quasi féminine, avait imposé sa valeur à ses camarades du Maroc. Tous ceux qui l'avaient approché avaient senti quelle énergie se cachait sous sa réserve. Commandant en chef les troupes de l'archipel, il y était entouré d'amis passionnément dévoués, au centre d'un cercle de haines farouches. Il ne pouvait faire un pas sans lire sur tous les murs des inscriptions dont on a pu me montrer quelques-unes encore un peu visibles sous le badigeon : « A mort Franco. » Sa vie et celle des siens étaient ouvertement menacées, à tel point que son habituel mépris du danger donnait fort à faire à ceux qui, à son insu, s'étaient constitués ses gardes du corps.

LA RÉVOLUTION

Puis arriva la nouvelle du meurtre de Calvo Sotelo. Les circonstances particulièrement révoltantes de cet assassinat précipitèrent les événements en créant une ambiance favorable. A vrai dire, les adversaires qui allaient se jeter à la gorge les uns des autres étaient pareillement surpris dans leurs derniers préparatifs. Ils savaient,



Le patio d'une ancienne maison canarienne.



Laitière de la montagne à Santa Cruz.



L'arrivée des anciens combattants allemands en gare de Besançon et leur salut devant la musique militaire française.

et tout le monde savait, qu'ils allaient s'affronter, qu'entre eux c'était une question de force. Ils étaient comme deux troupes ennemies qui grimperent à l'assaut d'une montagne, sachant que la première arrivée au sommet ouvrira le feu. Si Franco avait attendu quelques jours de plus, il n'aurait fait que laisser aux organisations extrémistes loisir de le devancer.

Tout était presque prêt dans l'archipel pour un coup de force révolutionnaire anarcho-socialo-communiste dont le signal devait être donné par la Péninsule. Dans les deux îles principales, et surtout à Ténérife, un peu partout, grâce à la complicité des équipages de passage affiliés aux mêmes syndicats extrémistes, des dépôts d'armes, des cachettes individuelles avaient été constitués.

Au cours des perquisitions ou des interrogatoires de prisonniers, les vainqueurs devaient trouver mieux : dans chaque quartier des villes, dans chaque village, des listes avaient été minutieusement dressées de toutes les personnes qui, par leur autorité, leur popularité ou leur énergie, étaient susceptibles de s'opposer à une tentative de coup de force. Suivant les cas, ces personnes et leurs familles devaient être soit exterminées à domicile, soit emprisonnées, soit prises comme otages. Tous les officiers en activité ou en retraite devaient être abattus dès la première heure.

Le premier acte du *movimiento*, très bref, s'est déroulé comme une scène de la *commedia dell'arte* dont les acteurs ne connaissaient que le thème général et devaient improviser à la dernière minute, au gré des événements. Le hasard (ou la Providence...) a joué un rôle immense. Le sort de plus d'une ville n'a dépendu que d'infiniment peu de chose, d'un concours de circonstances purement fortuites. La leçon qui s'en dégage, c'est que partout ce sont de toutes petites minorités, des poignées d'hommes qui ont réussi à imposer leur volonté à la masse des hésitants chaque fois qu'elles ont su frapper fort et vite, aux bons endroits. La victoire des uns ou des autres a été une affaire de décision, de chance, et non point d'heures, mais de minutes.

Franco s'était envolé pour le Maroc comme par miracle, ses ordres avaient été obéis à merveille. L'effet de la surprise aidant, on put croire pendant quelques heures que le triomphe du mouvement militaire aux Canaries serait acquis sans bataille. Mais tout le monde essayait, le cœur battant, de démêler la part de la vérité au milieu du concert de nouvelles contradictoires hurlées par la T. S. F. Tous les postes mentaient à qui mieux mieux, chaque parti bluffait sans vergogne pour terroriser ses adversaires. Le général Queipo de Llano conquérait Séville et l'Andalousie autant par la radio que par tout autre moyen, gagnant grâce à elle les quelques heures décisives qui permirent à quelques escouades de Marocains d'arriver en avion et de renforcer la poignée d'hommes dont il disposait pour mater une des provinces les plus rouges d'Espagne. Simultanément, le gouvernement de *Frente popular* rendait courage à quelques-uns de ses partisans aux Canaries en affirmant que partout la rébellion était matée. Le samedi 18 juillet, dans la soirée, un détachement de gardes d'assaut qui avait paru tout d'abord

adhérer au mouvement nationaliste, en apparence maître des îles, changeait tout à coup d'attitude et ouvrait le feu sur les fantassins ; au même moment une foule menaçante partit des bas quartiers de Ténérife se dirigeant vers le palais du gouverneur et celui-ci, oubliant qu'il était prisonnier sur parole, reprenant espoir, se précipita au balcon et de la voix et du geste appelait à l'aide la population. Il devait payer cher ce sursaut d'énergie. Un feu de salve tiré en l'air suffit à mettre la foule en fuite et, faute de munitions, les gardes d'assaut se rendirent après une courte pétrarade qui laissa deux morts sur le carreau. L'officier qui les avait entraînés fut, comme le gouverneur qui avait manqué à sa parole, jugé par un conseil de guerre, condamné et fusillé. Dans l'archipel, les hommes des partis de gauche comprirent qu'ils avaient perdu la partie. Du moment qu'ils avaient été gagnés de vitesse, que les officiers étaient unanimes, que les troupes de la garnison ne bronchaient pas, les plans qu'ils avaient élaborés ne pouvaient plus servir à rien. Les deux gouverneurs civils nommés par le gouvernement de *Frente popular*, tous les fonctionnaires qui leur étaient dévoués avaient été ramassés presque sans peine dans le même coup de filet. A cette nouvelle, les habitants, qui étaient las du désordre des derniers mois, s'étaient précipités dans les rues pour collaborer à la chasse à l'homme qui s'organisait. Les politiciens, les chefs des syndicats extrémistes, les militants les plus compromis se terrèrent ou essayèrent de gagner les montagnes. Mais tous les fugitifs furent bientôt sous clef et, quasi du jour au lendemain, l'archipel retrouva le calme depuis trop longtemps perdu. Rien n'est venu le troubler depuis, à part quelques petits incidents purement locaux qui se produisirent à Las Palmas au début de l'hiver dernier.

Il est très difficile de savoir le chiffre précis des condamnations et des exécutions. Le plus grand nombre ont été précédées de jugements publics et réguliers. Elles ont puni les responsables d'attentats, de meurtres ou tentatives de meurtre. Tout au début, n'en déplaise à la thèse officielle, il y a eu, comme on pouvait s'y attendre, un certain nombre d'exécutions sommaires, quelques meurtres secrets. Il est fatal qu'au cours de pareils bouleversements des erreurs soient commises : des vengeances personnelles trouvent à s'exercer, des imbéciles confondent autorité et brutalité.

(A suivre.)

J.-A. DUCROT.

UNE VISITE D'ANCIENS COMBATTANTS ALLEMANDS

Si la politique internationale est fertile en déceptions et en inquiétudes, c'est au contraire avec satisfaction et espoir qu'il faut enregistrer les échanges de visites, de plus en plus fréquents, soit entre jeunes gens français et allemands, soit entre anciens combattants des deux pays qui, dans l'oubli des querelles passées, tiennent à affirmer leur estime mutuelle et leur commun désir d'une collaboration pacifique. C'est ainsi qu'au mois de juillet dernier les anciens combattants français du Doubs ayant été reçus à Fribourg-en-Brisgau par leurs camarades allemands, ces derniers, au

nombre de 2.000 environ, leur ont rendu, dimanche dernier, leur visite, à Besançon, sous la conduite de leur président national, M. Oberlindöber. La journée a débuté par une cérémonie au monument aux Morts de la ville, puis, en un immense cortège, les anciens soldats des deux nations gagnèrent la promenade Chamars où se déroula une grandiose manifestation en faveur de la paix. Plusieurs discours y furent prononcés, par le docteur Maître, président de la Fédération franco-comtoise des éprouvés de la guerre, par M. Henri Pichot, président de l'Union fédérale des anciens combattants, et par M. Oberlindöber. Le même jour, à la cathédrale, l'archevêque du diocèse, M^{gr} Dubourg, ancien aumônier militaire, décoré de la rosette de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre avec cinq citations, présida une cérémonie particulièrement émouvante. Dans la nef se pressaient à droite les Allemands, à gauche les Français. S'adressant tour à tour aux uns et aux autres, le vénérable prélat, en leur transmettant la bénédiction du saint-père, les salua dans les termes mêmes dont se servait Jésus pour saluer ses apôtres : *Pax vobis*, que la paix soit avec vous ! Tous les assistants unirent ensuite leurs voix pour chanter le *Credo*, puis, au maître-autel, une messe fut dite par l'abbé Perrot qui, il y a vingt ans, avait fait la guerre comme simple soldat au 172^e régiment d'infanterie, gagné la Croix de guerre sur la Somme et est maintenant aumônier de l'Association départementale des anciens combattants du Doubs. Cette journée a laissé à tous ceux qui y participèrent ou qui en furent les témoins une impression profonde. On voudrait penser que les sentiments généreux exprimés par ceux qui ont été les victimes de la guerre reflètent véritablement l'âme des peuples tout entiers.



Les soldats versent le café dans les quarts des anciens combattants allemands.